

5. La bienfaisance : le fondement sur l'hétéronomie, c'est-à-dire une transcendance ?

Ma critique du libéralisme et du principe d'autonomie tel qu'ils sont vécus en politique, dans le social et dans la santé va assez loin. Mais ce n'est pas pour les démolir, au contraire comme je l'ai déjà annoncé dans l'introduction, mais pour les renouveler.

Ce renouvellement, comment s'y prendre ?

Comme j'ai tenté de le démontrer, le principe d'autonomie pour tous ne peut être préservé qu'avec bienfaisance, bienfaisance libérale à travers des « représentants » ou des « avocats » qui ne se substituent pas à l'autre, mais qui s'investissent pour que l'autonomie de l'autre soit promue. Le principe d'autonomie et le principe de bienfaisance, pour être pleinement effectifs et profitables à tous, ont besoin l'un de l'autre ; ils se stimulent, s'éclaircissent et se régulent l'un l'autre. Pris chacun seul pour soi, ils ont les deux tendances à devenir absolus et totalitaires.

Philosophiquement, qu'est-ce que cela veut dire ?

L'autonomie, pour être universelle, aurait-elle besoin d'hétéronomie, l'immanence de transcendance, la raison de sentiments ? Kant serait-il à relire, voire à retravailler ? Et le débat « morale masculine » - « morale féminine », Kohlberg contre Gilligan, serait-il toujours ouvert¹¹⁴ ?

G. Hottois : « L'idéal est ici une sorte d'équilibre métastable, vivant, entre le principe d'autonomie et le principe de bienfaisance. L'autonomie d'une personne comporte tant de conditions : santé, culture, éducation, situation matérielle, état psychologique ... Sous prétexte que chaque adulte est autonome, il n'est que trop facile d'exploiter par l'individualisme dans une société inégalitaire. Le respect de l'autonomie de la personne demande que l'on aide toujours de promouvoir en soi et en autrui cette autonomie, si précaire et changeante. C'est une affaire de raison (kantienne), mais aussi

¹¹⁴ C. Gilligan ; Die andere Stimme ; Lebenskonflikte und Moral der Frau ; München 1984 ; G. Nunner-Winkler ; Weibliche Moral. Die Kontroverse um eine geschlechtsspezifische Ethik ; Frankfurt 1991 ; F. Oser et W. Althof ; Moralische Selbstbestimmung ; Stuttgart 2001 ; D. Bischof-Köhler ; Von Natur aus anders ; Die Psychologie der Geschlechtsunterschiede ; Stuttgart 2002

d'amour : car qu'est-ce que celui-ci sinon la disposition à aider à l'épanouissement de l'autre, à l'avènement donc de son autonomie ? Cette attitude de respect bienveillant à l'égard de l'altérité et de la diversité peut être étendue, aussi, au-delà du monde des seules personnes. »¹¹⁵

Autonomie et bienfaisance, nous le voyons, sont inséparables¹¹⁶.

Mais qu'est-ce qu'il y a derrière, au niveau de leur fondement ?

Leurs orientations, - le sens dans le sens spatial et symbolique -, sont opposées : l'autonomie renvoie à soi, la bienfaisance à autrui. Pour l'un il s'agit de ce qui m'est propre, « immanent », pour l'autre de ce qui me dépasse et appartient à l'autre, du « dedans » et du « dehors », de ce qui est dans mes limites (corps) et de ce qui est au-delà, au-delà de la loi qui m'est propre et qui régit ce qui est dedans. Il s'agit d'immanence et de transcendance¹¹⁷ : l'autonomie se fonde sur l'immanence, la bienfaisance sur la transcendance.

Ainsi, dans le débat sur l'autonomie, s'ouvre tout un vaste champ qu'on peut délimiter par la question de l'autonomie de l'un face à l'autonomie de l'autre, de l'universalisation du principe d'autonomie dans le sens kantien, de l'apparition de l'altérité face à moi, de l'altérité et de ce que P. Ricoeur a appelé « mêmeté et ipsité »¹¹⁸, de la « Gestalt » comme transcendance chez M. Merleau-Ponty¹¹⁹, du tiers dans la bipolarité entre l'autonomie et la bienfaisance, et finalement de Dieu face à moi et face à l'autre, et de Dieu comme le tout-autre.

Qu'est-ce qui me transcende et me fait grandir dans mon autonomie,

¹¹⁵ cité in G. Durand, Bioéthique, p. 230 ; la dernière phrase nous rend attentifs au problème de ce qu'est la « personne » et de sa « dignité » (cf. Boèce, Thomas d'Aquin, Locke, Kant, Engelhardt, etc.)

¹¹⁶ Pour reprendre une question qui a été posée par rapport à la neurologie et la psychanalyse : « S'agit-il d'une réunion pour former un ensemble, ou bien n'y a-t-il qu'une intersection entre deux ordres hétérogènes où l'un affecte l'autre, et réciproquement ? » Y a-t-il hétérogénéité absolue, superposition, réunion ou intersection ? cf. F. Ansermet et P. Magistretti, A chacun son cerveau, Paris 2004

¹¹⁷ A ne pas confondre avec « surnaturel » ; peut-être métaphysique dans le sens « au-delà du corps qui m'est propre ». Ici les travaux de Gilbert Hottois seront à reprendre, notamment les Essais de philosophie bioéthique et biopolitique.

¹¹⁸ Soi-même comme un autre, Seuil 1990

¹¹⁹ Le visible et l'invisible, Gallimard 1964, p. 255

s'épanouir mon immanence ?

C'est la présence de l'autre, la transcendance dans l'immanence¹²⁰, ce que Jean-François Malherbe appelle le « **paradoxe de l'autonomie** » :

« *L'autonomie n'est rien si elle n'est pas réciproque. Autrement dit, il n'y a pas d'autonomie possible en dehors d'un contrat social qui en garantisse l'exercice. Seul, en effet, je ne saurais me garantir aucun droit. La tâche de l'éthique, c'est de tirer les conséquences pratiques de cette radicale réciprocité de l'humain, c'est de créer les règles de la convivialité des humains, règles qui, à leur tour, garantiront aux individus leur autonomie.* »¹²¹ Ce qui nous ramène à la bienfaisance.

Et plus loin :

« Une seule voie est possible pour trouver un fondement à la décision : remonter au fondement même de la morale, au précepte éthique ultime : cultiver l'autonomie d'autrui.

C'est très exactement ici que l'autonomie prend, pour ainsi dire, sa revanche sur l'hétéronomie qu'elle avait dû concéder comme la condition même de sa propre possibilité. »¹²²

Dans le cadre de ce travail, je n'ai pas la possibilité de développer ce champ. J'aimerais juste ouvrir quelques pistes de réflexion :

Le handicap mental étant le lieu de déficit d'autonomie par excellence, n'offre-t-il pas aussi dans la dépendance et l'hétéronomie apparente le champ d'expérimentation (dans le sens de Dewey) et d'application par excellence pour exercer dans une société libérale la promotion de cette « autonomie d'autrui » et de cette « autonomie réciproque » ? Si je parviens à rendre plus autonome celui ou celle qui par définition est en manque d'autonomie, est-ce que je n'acquiers pas moi-même un degré d'autonomie supérieur ?

¹²⁰ On pense ici bien sûr à l'incarnation.

¹²¹ Pour une éthique de la médecine, Artel Fides 1997, p 59

¹²² p. 62

« Im Clowngesicht spiegeln sich überdeutlich die Kellerkinder. Er kann und will sie nicht verstecken, er will sie aber auch nicht hemmungslos hinausschleudern. Er sucht in ihnen die Gefahr des Spiels. »

Johannes Galli

L'altérité de l'autre dans mon immanence me permet de me transcender moi-même et d'atteindre un degré d'autonomie que je ne pourrais jamais atteindre sans l'autre, et plus dépendant cet autre est, plus il est pour moi invitation à me laisser transcender par son altérité. C'est ainsi que je conçois l'altérité, comme

"transcendance immanente" ou "hétéronomie autonome"¹²³.

Et les figures, si j'ose les appeler comme ça, qui représentent cette altérité transcendante dans l'immanence de la manière la plus radicale sont

- le polyhandicap,
- "la folie" (les psychoses graves ou le Grand Mal en épilepsie)
- et les maladies dégénératives graves.

Ces « phénomènes », - échappant à toute logique humaine et par moment immaîtrisables par la volonté et par la raison humaines, prenant des « libertés » transcendant toute loi positive -, symbolisent l'autonomie absolue, une irruption de la transcendance absolue dans l'immanence (le monde du relatif), au point de mettre celle-ci radicalement en question, au point qu'inévitablement se pose la question de l'absolu dans le relatif, l'absolu qu'on peut, par définition, aussi nommer Dieu, le tout-autre ...

... et nous ne sommes plus dans le régime de la raison, mais dans celui de la foi : le sacré !

¹²³ Où on rejoint les deux derniers stades du développement du jugement moral dans le système de Kohlberg, notamment le dernier qui est de l'ordre quasi mystique.

« Wenn wir uns Gott als einen vorstellen, der Mensch und Welt erschaffen hat, weil er sich in einem gewaltigen Schauspiel menschlicher Schicksale wieder erkennen wollte, dann ist Gott ein Clown.. »

Johannes Galli

Dans le judéo-christianisme la figure qui porte cette irruption de la transcendance dans l'immanence est celle du prophète, et pour le christianisme, le prophète par excellence est ce Jésus de Nazareth appelé le Christ, celui qui est par les chrétiens reconnu comme le médiateur entre le monde des humains (l'immanence ; Jésus de Nazareth) et le monde divin (la transcendance ; le Christ), la « terre » et le « ciel » dans la terminologie biblique.

Dans ce qui est nommé son « ministère », il y a ces deux bases éthiques, celle de l'immanence, - sa prédication et ses actes, ce qui est de l'ordre de la raison -, et celle de la transcendance, - le cycle de Pâques, la « crucifixion et la résurrection », ce qui est de l'ordre de la foi (le « kérygme ») -, avec des renvois de l'un à l'autre, notamment à travers les récits de miracle.

A la lumière de ce que je viens de développer, il n'est pas étonnant, qu'une partie centrale de l'histoire de ce personnage tourne autour de guérisons de personnes « handicapées » et que ce qu'il a légué selon la bible comme mission fait de même :

« En chemin, proclamez que le Règne des cieux s'est approché. Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons. » (Matthieu 10,7-8 Traduction Œcuménique de la Bible)

Mais l'ambition de vouloir « maîtriser » cette altérité transcendante (« l'hybris »), de vouloir la ramener de force dans l'immanence, provoque des violences insupportables pour ce qui est de l'ordre immanent, la maltraitance d'abord, l'anéantissement enfin, la « crucifixion », la Shoah. L'immanence n'est pas « équipée » pour porter cette « croix », elle n'est pas « faite pour cela » ; elle reste muette, c'est le silence que nous devons à ces atrocités et l'humilité la plus grande devant ses victimes. Ce n'est que la transcendance qui

peut y apporter une réponse, celle-ci étant incompréhensible pour la raison et à peine accessible à la foi.

En pratique médico-sociale, j'y relie l'observation¹²⁴ que plus lourde et « désespérée » est une situation, plus féminin et plus jeune est le noyau de ceux et celles qui restent pour l'assumer. Comme si la raison (les médecins) déclarait forfait et laissait la place au seul « enthousiasme », le croire¹²⁵ (les soignants).

Une dernière note, pour dépasser le silence : rire ou pleurer ?

Dans le désespoir, avec beaucoup de pudeur, n'y a-t-il pas aussi cette autre dimension, le rire, dont témoignent les prophètes, souvent figures insolites, l'humour juif, le fou du roi ? Et la personne handicapée, ce trisomique, cette personne polyhandicapée, n'éveillent-ils pas aussi cette ambiguïté, entre les pleurs et les rires ?

Alors, rions, mais ensemble !

Terminons avec Harvey Cox :

« La représentation du Christ sous la forme d'un clown ... en un siècle de tension et de terreur ? Pour des personnes différentes, le clown représente des choses différentes. Pour certains, c'est un commode souffre-douleur de nos craintes et de nos insécurités. Nous pouvons nous gausser de ses échecs maladroits parce que ce n'est pas à nous qu'ils adviennent. Pour certains, il montre quel absurde balourd est vraiment l'homme, et il nous permet de temps en temps de le reconnaître. Pour d'autres, il nous révèle notre inflexible répugnance d'hommes à rester à jamais enfermés dans les limites des lois physiques et des convenances sociales. Le clown est sans cesse battu, dupé, humilié, mystifié. Il est infiniment vulnérable, mais finalement jamais vaincu. »¹²⁶

Et il cite Hugo Rahner :

¹²⁴ Que je ne peux pas appuyer statistiquement, mais que j'ai « vérifiée » par quelques consultations.

¹²⁵ C'est d'ailleurs un indice qui me fait douter au fait que le « débat Gilligan contre Kohlberg » soit clos.

¹²⁶ La fête des fous ; Essai théologique sur les notions de fête et de fantaisie ; Seuil 1971, p. 169

« Jouer, c'est se soumettre à une sorte de magie, se représenter soi-même l'absolument autre, par avance acquérir l'avenir, démentir le gênant monde des faits. Dans le jeu, les réalités terrestres deviennent tout à coup choses d'un instant éphémère, bientôt laissé derrière soi, puis on s'en défait et on les enterme dans le passé ; l'esprit se prépare à accepter l'inimaginé et l'incroyable, à entrer dans un monde où s'appliquent des lois différentes, à être soulagé de tous les fardeaux qui accablent, à être libre, comme un roi, sans entraves, divin. »¹²⁷

... et j'ajouterais « autonome » !

« Der Clown staunt: Ich spiele, also bin ich. »

Johannes Galli

6. Et maintenant ?

La métaphore du jeu nous ramène à la pratique, où nous devons « jouer » les uns avec les autres et « jouer » avec les réalités de la vie et ses phénomènes, mais aussi avec les autres, tels qu'ils sont. Devant la diversité des systèmes de convictions, de croyances et de valeur telle que je l'ai évoquée au début de cette étude, devant ce qu'on appelle le pluralisme et le multiculturalisme, les grammaires éthiques qui s'imposent sont les éthiques discursives, dialogales et démocratiques comme les proposent John Dewey, Jürgen Habermas ou Karl-Otto Appel. Ce n'est plus sur les contenus qu'il faut d'abord chercher un accord, mais sur les procédures et les processus à mener pour trouver éventuellement un terrain d'entente. Nous vivons désormais dans un chantier où chacun, chacune, avec ses outils, c'est-à-dire ses convictions et ses compétences, mais aussi avec son être à lui ou à elle, contribue à la construction de la société, d'une manière non-violente et respectueuse de l'autre, promouvant l'autonomie de l'autre telle que je l'ai esquissée et par là, en même temps la sienne. Politique, éthique et pédagogie – un seul univers !

¹²⁷ p. 175

« *Eines verbindet alle Clowns, Narren und Tölpel in all ihrer Vielfalt: Die Einfalt.* »

Johannes Galli

« Assigner à la politique la tâche de restaurer le continuum d'expériences individuantes dans une société donnée impose de prendre acte du fait que l'individualité elle-même ne se développe que dans un milieu approprié. Le 'libéralisme radical' est le nom que Dewey a donné à ce régime politique qui organise institutionnellement le milieu des interactions humaines afin que l'individualité de chacun puisse s'y développer. »¹²⁸

L'approche que je défends est constructiviste, le lecteur l'aura compris.

C'est dans ce sens que j'ai l'intention de poursuivre ce travail, avec tous ceux et celles qui sont d'accord de cheminer avec moi, et surtout avec et pour les personnes que je fréquente à Lavigny, à Eben-Hézer ou à la Castalie à Monthey. Ils me stimulent, ils me résistent, ils me parlent, j'écoute, ... ils se taisent, j'écoute ...

Est-ce que j'entends ?

*Alice ne parle plus, elle n'y arrive plus ; pourtant, elle aurait encore tellement de choses à dire, elle le communique, je le sens, je le sais
...*

¹²⁸ J. Zask, in *Le public et ses problèmes*, p. 32

Les Posses, le 22 janvier 2005

Armin Kressmann

*« Clown wird man erst, wenn man keine andere
Möglichkeit mehr hat. »*

Johannes Galli

*Au mois de février, Alice a quitté ce monde. Nous reste son
silence.*